

## ÉVOCATION

Dieu ! que j'en aimai, jadis, de jeunes chattes,  
Pour me consoler de mes chagrins,  
Toutes angoras — soyeuses, délicates,  
Courtes de museau, souples de reins,

Et toutes ayant des attaches exquisés,  
Une fine oreille, un œil luisant,  
Et ce nonchaloir des petites marquises  
Dont le bâillement même est plaisant !

Dieu que j'en aimai ! de blondes et de brunes,  
De couleur marron, café, souci,  
Ou noires au front taché de blanches lunes,  
Ou blanches, au bout du nez noirei !

Ou grises, avec des gants clairs à leurs pattes ;  
Cachant le poignard sous le velours !  
— Et que j'en ai vu mourir, de vieilles chattes,  
Jusques à la mort m'aimant toujours !

Car, fidèlement, malgré mainte escapade  
Aux toits d'alentour, en Carnaval,  
Elles m'ont aimé, <sup>même</sup> ~~troux~~, triste et malade  
Et je ne craignais aucun rival ;

Aucun — si ce n'est parfois quelque chat maigre,  
 Qui probablement me ressemblait,  
 Pas beau, mais sauvage, et flûtant sa voix aigre  
 Pour les attirer dans son filet..

Aucun — si ce n'est surtout, près de la table  
 Où je travaillais, leur nourrisson  
 Roulé sur leur ventre épais, chaud, délectable,  
 Comme une mitaine en un manchon..

Elles m'ont aimé, ces félines amantes !  
 Et de quel amour doux et discret !  
 Avec une grâce, et des façons charmantes  
 Dont leur race fine a le secret !

Ah ! je donnerais tout l'essaim des coquettes  
 Où j'ai poursuivi l'ombre du beau,  
 Ninons, ou Manons, défaites ou conquêtes,  
 Pour une, qui dort dans le tombeau.

Oui, pour ma petite et douce Chiffonnette  
 Qui, depuis quinze ans, dans mon jardin,  
 Sous mon cèdre git, près de la maisonnette  
 Où j'ai tant rêvé soir et matin !

Jamais je n'ouïs de musique pareille  
 Au son de sa voix, plein de langueur,  
 Je ne vis jamais de plus petite oreille,  
 Sauf une autre... chut !.. tais-toi mon cœur !

Je souffrais alors d'une amère souffrance..  
 Elle le savait, observant tout ;  
 Mais, sans avoir l'air de voir ma préférence  
 Pour l'autre — excusant mon mauvais goût —

Elle sveloutait d'autant mieux sa caresse  
Que mon mal était plus accablant.  
Quelle différence entre elle et la traîtresse !...  
Elle roucoulait en miaulant,

Elle déchiffrait le rébus de mon âme,  
Restait près de moi ne disant rien  
Et sur mes genoux — pointus, disait la dame —  
Elle se trouvait, elle, très bien ;

Et, pour me lever, me sachant trop honnête  
Quand elle était là, cherchait ainsi,  
A me retenir, la jalouse minette,  
Au coin de mon feu, son coin choisi ;

Elle m'empêchait de courir de la sorte,  
Elle m'obligeait à travailler ;  
Dès l'aube, en grattant doucement à ma porte,  
Elle m'arrachait à l'oreiller...

Elle m'inspira tant de chefs-d'œuvre en rêves !  
Elle était ma Muse, et je lui dois  
Mes plus chers plaisirs, mes délices trop brèves  
D'étude, et de calme, et d'art parfois !

L'autre était mon trouble et mon mauvais génie ;  
Dieu sait tout le temps que j'ai perdu  
Pour elle, à chercher la fièvre et l'insomnie,  
A te cultiver, fruit défendu !

Mais les chattes sont l'antidote des femmes  
Pour le philosophe et le rêveur...  
Pauvre Chiffonnette ! ainsi-nous nous aimâmes  
En mes jours d'amour et de ferveur !

Et souvent encor, quand dans ma chambre étroite,  
Ma pensée hasarde un large essor,  
Dans l'obscurité de mon âme, miroite  
Son œil gris de fer, pailleté d'or.

Dans les visions où mon esprit se plonge,  
Dans les profondeurs de ma forêt,  
J'aperçois son ombre étrange qui s'allonge,  
Sa forme de sphinx qui m'apparaît.

Car, comme aux sombreurs des vagues la mouette,  
Comme aux nuits de mai le rossignol,  
Ou comme aux rougeurs de l'aube l'alouette,  
Ou la castagnette à l'espagnol.

Ou, comme aux rochers crevassés de La Roque  
Le corbeau, l'orfraie et le hibou,  
Ce spectre félin que vaguement j'évoque  
Plaît à mon délire obscur et fou.

— Chattes, mes amours, ah ! revenez-moi toutes,  
Revenez en chœur m'ensorceler  
Et de mon cerveau hanter les sombres voûtes  
Comme un vieux château prêt à crouler..

Savantes dans l'art de la cabalistique,  
Fêtez le sabbat de ma raison,  
Enveloppez-moi d'un grand cercle mystique,  
Vous êtes chez vous dans ma maison.

Suivez-moi partout, jusques à l'audience !  
Parmi des discours fastidieux  
Puissé-je écouter, pour prendre patience,  
Vos miaulements mélodieux !

Puissé-je être un vieux sorcier du Moyen-Age  
Vivant avec vous uniquement,  
Faisant avec vous et Satan bon ménage,  
Ayant son balai pour talisman !

Mais je suis, hélas! un père de famille !  
Je n'ai plus de chattes, elles m'ont fui...  
D'enfants tapageurs ma demeure fourmille;  
A quels résultats l'hymen conduit !

Plus qu'un nid sans œufs, plus qu'un jardin sans rose,  
Plus qu'une beauté sans deux beaux yeux,  
Un foyer sans chatte est une triste chose !  
Un cœur sans amour vaut cent fois mieux !

TARDE

